PROPOSITIONS

N° 110.

DE MÉDECINE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 24 juin 1829, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR JEAN-JUSTIN CORMIER, de Vic-le-Comte,

Département du Puy-de-Dôme.

Une théorie exclusive de solidisme ou d'humorisme est un contre-sens pathologique.

BICHAT, Anat. génér.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1829.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX, *Examinateur.*
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Suppléant.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER, *Président.*
Clinique chirurgicale	BOUGON, *Examinateur.* BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN, *Examinateur.*
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert, *Suppléant.*
Baudelocque, *Examinateur.*	Kergaradec.
Bouvier, *Examinateur.*	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leur auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE

DE MON PÈRE

ET

DE MA MÈRE.

Regrets éternels !

J.-J. CORMIER.

AVANT-PROPOS.

Quoique la nature soit immuable, et que les mêmes phénomènes soient toujours le résultat nécessaire de causes identiques, les médecins les ont interprétés en différentes manières, suivant les points de vue sous lesquels ils les envisageaient, et les systèmes les plus contradictoires ont été soutenus avec beaucoup de talent, et quelquefois avec persévérance.

Cette diversité d'opinion sur les mêmes faits paraît tenir à la nature même de l'esprit humain, qui, incapable de mesurer l'étendue d'une idée nouvelle, se laisse facilement entraîner à l'espoir d'en généraliser les applications. On est assez porté, en effet, à admettre que les phénomènes qu'on observe, et dont la cause est inconnue, se rattachent à ceux que l'on connaît déjà. C'est pour avoir voulu généraliser des observations mal faites que les systématiques de tous les temps et de tous les pays ont été plus nuisibles qu'avantageux à la science de la médecine, les uns n'ayant voulu voir dans le corps humain qu'une mécanique compliquée qui obéit aux lois de l'hydraulique, et les autres ayant attribué

toutes les maladies aux humeurs, parce que quelques faits prouvent incontestablement leur altération.

Aussi, quelques médecins de nos jours, non moins éclairés mais beaucoup moins enthousiastes que les systématiques, dans l'embarras de faire un choix entre tant de systèmes opposés, ont-ils pris le parti de n'en admettre aucun, aimant mieux s'en tenir aux faits que de prétendre les expliquer.

Cette opinion n'est pas sans quelque fondement, si l'on considère les excès dans lesquels sont tombés tous les systématiques. Mais de ce que, par respect pour de grands noms, on a conservé trop scrupuleusement des doctrines erronées qui ne s'accordaient pas avec l'observation, il me semble qu'on a tort d'en conclure qu'un système est inutile en médecine, et qu'il est toujours facile de s'en abstenir. Ceux qui ont régné jusqu'à présent dans les écoles attestent bien, il est vrai, la difficulté d'en trouver un qui remplisse toutes les conditions désirables, mais ne prouvent pas que la chose soit impossible. Par combien d'erreurs l'esprit humain ne doit-il pas passer avant d'arriver à la découverte de la vérité ! Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir l'histoire de toutes les sciences. Les premiers astronomes, trompés par le témoignage de leurs sens, que les circonstances ne leur permettaient pas de vérifier, n'ont-ils pas cru que les planètes se mouvaient dans des cercles, et que notre petit globe occupait le centre de l'univers ? Le système de Tycho-Brahé n'a-t-il pas précédé celui de Copernic, et le fantôme des tourbillons de Descartes la force attractive de Newton ? Les

physiciens n'ont-ils pas regardé la nature comme un être intelligent qui avait horreur du vide? La chimie n'a-t-elle pas eu ses quatre élémens et son phlogistique insaisissable?

Lorsque tant d'erreurs ont été renversées et remplacées par des vérités incontestables; lorsque des sciences aussi certaines que la physique et l'astronomie, la dernière surtout, ont été si lentes dans leurs progrès, faut-il désespérer de voir arriver la médecine à un état plus satisfaisant? Je sais bien qu'ici les phénomènes sont si compliqués, dans des limites si variables, qu'on n'obtiendra jamais des résultats mathématiques; mais, quelque grandes que soient les difficultés, la direction imprimée aux esprits depuis quelques années, et des expériences nombreuses, entreprises dans un but déterminé, par des hommes aussi patiens qu'éclairés, promettent à l'art de guérir un avenir heureux, attendu que plus les faits se multiplient, plus notre jugement se rapproche de la vérité.

Déjà l'on commence à reconnaître que des faits en assez grand nombre échappent à la théorie de l'irritation, et l'on essaie de leur assigner d'autres causes : l'humorisme est remis en question.

Pour moi, ennemi de tout ce qui porte en médecine un caractère exclusif, je ne crois pas plus à l'humorisme qu'au solidisme. Je vois que nos organes sont composés de fluides et de solides, et je pense que les uns et les autres participent à la production des maladies, comme ils participent à l'exercice normal et régulier des fonctions.

Imbu de ces principes, j'avais entrepris de choisir, suivant le degré et la valeur des preuves, ce que je voyais de bon dans les deux systèmes pour en fonder une doctrine mixte de solidisme et d'humorisme ; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que j'avais entrepris un travail au-dessus de mes forces, et qui d'ailleurs, par son étendue et ses complications, dépassait les limites ordinaires d'une thèse : je m'en tiendrai à quelques propositions.

PROPOSITIONS

DE MÉDECINE.

I.

La matière, que nous connaissons par l'étendue, la divisibilité et l'impénétrabilité, existe, dans l'espace, à l'état inorganique ou brut, et à l'état organique ou de vie, sans cesser d'être elle-même, quoiqu'elle obéisse à des forces opposées.

Ces forces sont, pour les corps bruts, l'attraction et la répulsion; pour les corps organisés, l'affinité, la contractilité et l'expansibilité.

L'affinité vitale a pour caractère de former et de maintenir des composés que ne peuvent ni produire ni conserver les affinités chimiques. Elle est la cause de tous les changemens que subissent sans cesse les fluides et les solides de l'organisme, et ne paraît être qu'une modification de l'attraction, variable à l'infini, selon l'état électrique et la consistance des molécules sur lesquelles elle agit.

La contractilité consiste dans le rapprochement des molécules, et l'expansibilité dans leur écartement. Ces deux propriétés sont subordonnées aux agens électrique et calorique, que ces agens soient des fluides différens, ou qu'ils ne consistent que dans un mouvement produit par une rupture d'équilibre.

II.

Il est quelquefois bien difficile de distinguer les corps organisés des corps inorganiques. Le seul caractère qui les différencie consiste dans la faculté qu'ont les corps organisés de se développer par intussusception, de se reproduire, et de former en quelque sorte un système à part. C'est bien à tort cependant qu'on les a considérés comme soustraits à l'influence des agens extérieurs ; ils ne peuvent vivre, au contraire, sans cette influence, et la vie est même d'autant plus marquée qu'ils sont plus dépendans.

III.

Tous les corps organisés possèdent plus ou moins les trois propriétés dont il a déjà été question. Mais il en est une autre qui n'appartient qu'aux animaux, encore ne peut-on pas assurer qu'ils en jouissent tous et continuellement ; je veux parler de la sensibilité, que nous n'admettons que par analogie et par induction. Cette propriété consiste dans la conscience que nous avons quelquefois des impressions faites sur certaines parties de notre corps, et transmises au *sensorium* par le moyen des nerfs : elle n'est pas une augmentation de la contractilité ; elle en diffère du tout au tout, et sépare à jamais la vie morale de la vie végétative.

IV.

La sensibilité dépend d'un principe immatériel, seul capable d'avoir une pensée et une volonté. C'est à lui que nous devons l'unité individuelle, qui ne saurait appartenir à l'étendue.

Les nerfs et le cerveau sont les instrumens à l'aide desquels le principe intellectuel entre en exercice, de la même manière que l'œil est l'instrument par le moyen duquel s'opère la vision ; mais la neurine

qui se trouve dans les nerfs et dans le cerveau n'a pas plus en elle la faculté de sentir et de penser que l'œil aurait la faculté de voir s'il était détaché de l'individu.

V.

Comme nos organes reconnaissent les matériaux qui doivent servir à leur nutrition ou à leurs sécrétions, on en a conclu que ce choix a lieu en vertu d'une *sensibilité* qui leur est propre. Ne vaudrait-il pas autant dire qu'une plante a la conscience de ses mouvemens, parce qu'elle se dirige vers la lumière ou se flétrit sous la main qui la touche, et qu'une molécule d'acide se sent rapprocher d'une molécule d'alcali pour former des cristaux d'une régularité parfaite? Tous ces prétendus choix ne tiennent qu'à l'affinité et à l'état électrique des corps.

VI.

Pour se rendre compte de l'harmonie qu'on remarque entre les différentes parties d'un corps vivant, et des secousses qui ont lieu dans les maladies aiguës que l'on abandonne à elles-mêmes, on a admis en nous, outre le principe de la volonté, une autre puissance intelligente, qui, sans conscience d'elle-même, est chargée de présider aux phénomènes de la vie, qui règle et dirige les fonctions en santé comme en maladie, et qu'on suppose toujours en lutte contre l'action insolite et démesurée des modificateurs extérieurs : c'est tout simplement ce que les anciens appelaient *la nature directrice et conservatrice;* ce que Vanhelmont nomma *archée*, et Stahl, l'*âme prévoyante.*

Je soutiens qu'il n'y a pas en nous une intelligence qui dirige les fonctions ; car, s'il en était ainsi, un homme ne devrait jamais chercher à en guérir un autre, puisque le corps porte avec lui son médecin. Si les mouvemens désordonnés que présente l'organisme dans certains cas dépendaient d'une résistance intentionnelle, cette résistance ne serait jamais funeste à l'individu. La *nature* n'est et ne peut-

être que l'ensemble des forces qui animent les divers êtres de l'univers, et ces forces sont indifférentes au bien comme au mal. Sans doute un corps vivant a reçu une première impulsion en vertu de laquelle les organes se sont formés pour agir et sympathiser entre eux ; mais cette puissance est toute physique : c'est, si l'on veut, un fluide vital, un fluide nerveux, en ce sens que la matière nerveuse en est la conductrice par excellence, et que la vie est d'autant plus marquée, le corps d'autant plus soustrait aux influences extérieures que le système nerveux est plus développé.

Ce fluide ne serait-il que du fluide électrique ordinaire, ainsi que le prétend M. *Dutrochet?* C'est probable, mais les expériences ne sont pas assez nombreuses pour qu'on puisse l'assurer.

VII.

Tous les fluides qui font partie de l'organisme se trouvent continuellement sous l'influence du principe de la vie, du fluide vital ; ils sont vivans dans la rigoureuse acception du mot, seulement ils le sont moins les uns que les autres, depuis le fluide lymphatique jusqu'à celui qui produit la matière nerveuse. Leur vitalité est facile à démontrer, si l'on considère qu'il n'y a pas de solide dans le corps vivant qui n'ait commencé par être fluide.

VIII.

La vitalité des fluides admise, il est clair qu'ils peuvent être altérés et donner lieu à des maladies ; mais les fluides sécrétés ne doivent pas être considérés de la même manière que le sang. Celui-ci peut-être altéré primitivement par les alimens et les boissons, par l'absorption des poisons, des gaz délétères, de l'air humide et privé de lumière, des virus et des miasmes de toutes sortes ; par la résorption du pus, de l'urine, de la bile, du lait ; les fluides sécrétés, au contraire, simples produits accumulés à la surface de l'animal pour des usages déterminés, ne peuvent être modifiés dans leur compo-

sition que consécutivement à l'altération du sang ou à un état morbide des organes qui les sécrètent.

IX.

L'inflammation ne consiste pas dans une augmentation de toutes les propriétés vitales, et encore moins de la contractilité. Le sang n'arrive en plus grande quantité dans une partie que parce que l'expansibilité y est accrue.

X.

L'inflammation ne varie pas seulement selon les propriétés vitales des tissus et des organes ; elle varie aussi suivant la nature des fluides que charrient les vaisseaux, ce qui produit des inflammations *spécifiques*. C'est la raison pour laquelle l'inflammation des vaisseaux lymphatiques par le virus syphilitique ne ressemble pas à l'inflammation des mêmes vaisseaux par le vice scrophuleux ou cancéreux.

XI.

La distinction des maladies par infection et contagion médiate ou immédiate n'est pas fondée. Toutes les fois qu'une maladie se communique d'un individu à un autre, que ce soit de près ou de loin, il y a toujours action du principe contagieux. La contagion est toujours immédiate, car une matière délétère ne peut agir qu'autant qu'elle pénètre dans nos tissus.

XII.

Toute fièvre dite *essentielle* peutêtre rattachée à la lésion d'un tissu, d'un organe, d'un appareil d'organes, ou à différentes altérations des fluides ; mais elle n'est pas toujours l'effet ou le symptôme d'une inflammation.

XIII.

Toute inflammation vive, n'importe de quelle partie du corps, peut donner lieu à la fièvre sans être obligée de passer par l'estomac. La

fièvre se développera d'autant plus facilement que la partie enflammée recevra plus de nerfs.

XIV.

Les maladies que l'on a nommées *fièvres pestilentielles, typhoïdes, putrides ;* toutes celles, en un mot, qui se transmettent par contagion, ne sont pas dues à des inflammations franches des organes, pas même à des *gastro-entérites;* elles dépendent aussi d'une altération des fluides, et ne considérer que les inflammations qui se développent dans ces cas, c'est prendre souvent l'effet pour la cause. Ces maladies se composent de deux facteurs, qu'il ne faut point perdre de vue, savoir : le miasme, qui porte sur l'économie son influence pernicieuse, et la réaction des organes, dans lesquels il va se déposer, selon sa propriété élective.

XV.

Toutes les fois que dans l'inflammation d'un organe, d'autres organes viennent à souffrir par le moyen des sympathies, il y a modification réelle de ces derniers, bien qu'ils se trouvent sous la dépendance de la lésion primitive. A cela je dois ajouter que les sympathies morbides ne s'opèrent pas de la même manière que les sympathies physiologiques. Les effets varient suivant que les organes sont sains ou malades.

XVI.

Les métastases, les crises, ne dépendent pas toujours de la diminution de l'action morbide dans un organe, et de son augmentation dans un autre. Il y a aussi des métastases humorales, c'est-à-dire que le produit de l'affection d'un organe se déplace et se transporte sur un autre organe.

XVII.

Il y a des hémorrhagies actives et des hémorrhagies passives. Les premières sont produites par l'expansibilité des vaisseaux ; les secondes,

beaucoup plus rares, dépendent de leur atonie, d'un défaut de contractilité qui les empêche de se resserrer assez pour retenir le sang que pousse une force *a tergo*.

XVIII.

Certaines maladies sont héréditaires.

Les enfans ne tiennent pas alors de leurs parens un *germe fatal*, une *entité morbide* qui n'attend pour se développer qu'une occasion favorable. Ils reçoivent en naissant une organisation semblable à celle de leurs parens, ainsi que l'attestent la ressemblance des traits et la forme de tout le corps; ils tiennent d'eux la même aptitude à contracter les mêmes maladies, principalement quand ces maladies ont été chroniques. Au reste, les dispositions que les enfans reçoivent de leurs parens peuvent être changées à tel point que ceux qui naissent avec des organes faibles deviennent forts, si on les place dans des circonstances favorables, et *vice versâ*.

C'est du moins ainsi que l'on peut expliquer la différence des tempéramens suivant les climats, et, pour mon compte, je suis bien convaincu que les variétés et les races de l'espèce humaine n'en sont que des exagérations, quelque différence qu'il y ait entre un Lapon et un habitant de la Guinée.

XIX.

D'autres maladies dépendent d'une diminution des propriétés vitales, soit dans les tissus, soit dans les organes qu'ils forment, et à laquelle se joint toujours comme cause ou comme effet une altération des fluides; de ce nombre sont les varices, quelques œdèmes, quelques hydropisies, la chlorose, le scorbut, le rachitisme.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

II.

Ubi somnus delirium sedat, bonum. *Sect.* 2, *aph.* 2.

III.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Ibid.*, *aph* 6.

IV.

Qui benè habito sunt corpore, ad medicationes molestè habent. *Ibid.*, *aph.* 37.

V.

Lassitudines spontè obortæ, morbos denuntiant. *Ibid.*, *aph.* 5.

VI.

Apoplectici autem fiunt maximè, ætate ab anno quadragesimo usque ad sexagesimum. *Sect.* 6, *aph.* 57.

VII.

In morbis acutis, extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.

VIII.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Sect.* 5, *aph.* 33.